

CLAUDE IVERNÉ

SUDANPHOTOGRAPHS VOL.1&2

SIGNATURE

et conversation publique

4 dec 2014, 18h



—Il consigne depuis 1998, en images et en mots, les échos du territoire soudanais. Ses clichés restituent la vision humaine sans effets ni urgence. Ses notes en arabe enregistrent méticuleusement les noms des hommes, leurs paroles, lieux et clans. Avec ce vocabulaire d'empreintes et le montage comme grammaire, son écriture invite le lecteur à fouler lui-même le sol du pays. —

Le Monde Diplomatique, mai 2004.

Comment montrer cette violence sourde et muette ? En photographiant à plat, sans pathos, des hommes, des femmes, et leurs lieux de vie : souvent rien ou presque, des greniers, vides ou pleins, des huttes recouvertes de plastique, un pagne en tergal. L'affiche de l'exposition représente une magnifique jeune femme dans un tob (tenue traditionnelle des femmes au Soudan) avec un imprimé de la tour Eiffel. «Elle ignore probablement quel est ce monument. Le tissu, en Nylon, a été produit en Chine. Là est la vraie violence au Soudan, qui a été l'un des premiers producteurs de coton, explique Claude Iverné. En Europe, nous avons mis vingt siècles pour passer des Gaulois à la globalisation. Au Soudan, on voudrait que cette transformation, qui intervient en cinq ou dix ans, se passe sans heurts.»

Quand il est venu pour la première fois au Darfour, en 1998, les nomades arrivaient au marché avec leurs chameaux et négociaient le prix sur place. Trois ans après, sur le même marché, les acheteurs appelaient au Caire avec leurs téléphones portables pour connaître le cours du dollar et fixer le prix.

Au Soudan, il faut un oeil exercé pour savoir qui est qui, dans cette multitude d'ethnies et d'identités où la couleur noire se décline en infinies nuances, où l'on peut être africain et se prendre pour un Arabe, et où l'on peut être chef de tribu et plus pauvre qu'un commerçant sans lignage. Ces portraits, pris à la chambre et toujours cadrés à hauteur d'homme ou de femme, montrent des individus dans des décors naturels et neutres, souvent vides. Il faut du temps pour les lire, noter les détails et les décrypter. A quoi distingue-t-on un jeune chamelier réduit en esclavage ? A un détail insignifiant, le grand bol qu'il transporte toujours avec lui pour y prendre ses repas. C'est son seul bien.

Pour arriver à ce regard, il faut un long *dés-apprentissage* de l'usage de ses œillères. Iverné vient de la photographie de mode et de la publicité. Le Soudan l'a pris à une période charnière de sa vie et l'a changé. «Il a fallu être disponible, se laisser porter. J'ai accepté la lenteur, la monotonie.» Au même moment, il découvrait au séminaire de Jean-François Chevrier, aux Beaux-Arts de Paris, une démarche qui résonnait avec sa conception de la photographie dite «documentaire». «Dans l'ensemble des travaux sur l'Afrique en général, et pour le Soudan en particulier, il y a un mélange d'exotisme et de compassion involontairement raciste. On photographie les gens comme des curiosités, un peu comme on les présentait à l'Exposition universelle de Paris en 1900. Pas pour ce qu'ils sont mais pour les rendre «consommables», identifiables », explique Iverné.

Christophe Ayad, *Juste l'Afrique*,
LE MONDE, 11 octobre 2012. (extraits)

BIBLIOTHÈQUE
CHÂTEAU D'EAU

10^e
Mairie
www.mairie10.paris.fr

72

rue
du
faubourg
Saint
Martin
75010
PARIS

4^{ème}
etage

gens d'images

Selection Prix Nadar 2014

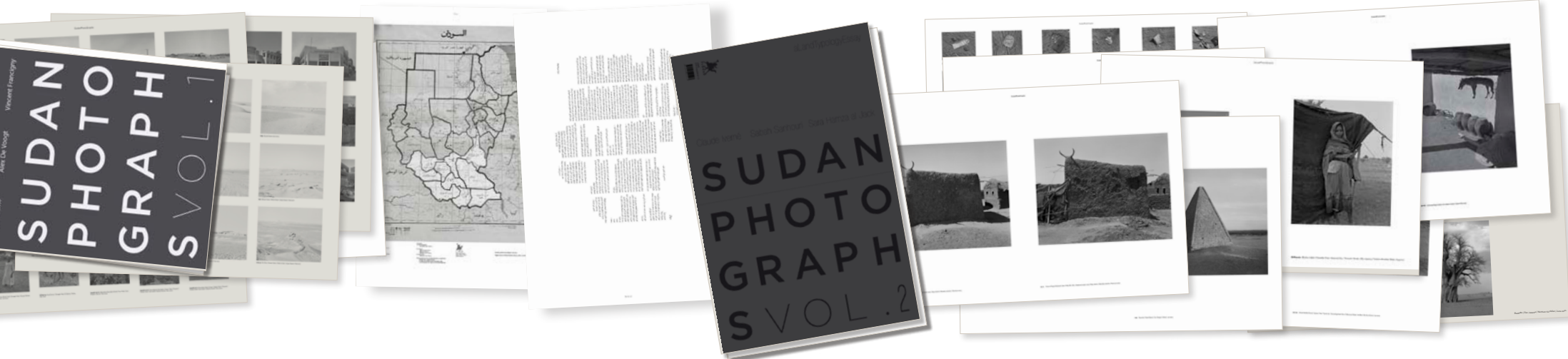
Il y a plus qu'une différence, un abîme, entre photographeur l'Afrique et photographeur en Afrique. Ce n'est pas une question de syntaxe, mais de point de vue. Claude Iverné, par exemple, photographie en Afrique, c'est-à-dire à hauteur d'homme, d'égal à égal. Cela paraît simple, comme ligne de conduite, mais demande un effort permanent consistant à se défaire de ses préjugés et des clichés que l'on a dans la tête avant de les reproduire en noir et blanc ou en couleur.

De l'Afrique, Iverné connaît surtout le Soudan, où il retourne régulièrement depuis une quinzaine d'années. C'est déjà pas mal, car le Soudan fut le plus grand pays d'Afrique avant d'être coupé en deux par la sécession du Sud, en 2011. Son exposition à la Maison des métallos, à Paris, dévoile quelque peu ce pays mal connu en France autrement que par ses drames humanitaires, dont le dernier en date est la crise du Darfour, en février 2003.

Le Darfour est un territoire que connaît bien Iverné, pour s'y être rendu avant que le conflit n'éclate officiellement. «Il y avait déjà un état de guerre permanent, des armes partout, mais personne n'en parlait. A la fin du printemps 2004, quand la région était enfin accessible à la presse internationale, l'essentiel des violences était passé, se souvient-il. Chez les humanitaires comme chez les journalistes, il y a eu une quasi-déception. Il n'y avait pas grand-chose à montrer : pas d'enfants décharnés, de combats.» Les reporters photographes, venus se mesurer avec Salgado et ses icônes de la famine «biblique» en Ethiopie en 1984, ont été réduits à des exercices de style.

L'exposition s'ouvre par une sorte de couloir où sont reproduites, de part et d'autre, des photos grandeur nature de femmes et d'enfants faisant la queue lors d'un blanket-feeding, une distribution générale de nourriture en jargon humanitaire. Si l'on regarde l'image attentivement, on y voit des femmes plutôt bien portantes, vêtements de couleurs vives, des enfants rieurs. «La détresse n'était pas là. C'est souvent le cas au Darfour, le vrai drame est silencieux. Il se trouve hors des camps de déplacés.» Tout en étant matière à paradoxe au Soudan, les camps de déplacés au Darfour ont ainsi permis de scolariser une génération entière de jeunes, de dispenser de corvée d'eau les fillettes (5 heures de marche aller-retour), de médicaliser l'accouchement des femmes, de soigner les vieillards.

Cette violence, invisible à l'oeil nu, il faut avoir pris le temps de parcourir ce territoire grand comme la France pour la voir : c'est la gangrène provoquée par une simple entorse, pas soignée parce qu'il n'y a tout simplement pas de médecin à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde. La vraie violence est la question foncière : à qui appartient la terre ? Qui sont les pauvres ? Les occupants traditionnels, les Four, principales victimes de la guerre, ou les Arabes nomades, sans terres donc sans écoles ni infrastructures, mais armés par le gouvernement ?



Le livre comme expression d'une oeuvre photographique.

Accrochage du 6 novembre au 16 décembre

Mairie du 10, 4ème étage, entrée libre tous les jours de 9h à 20h

Claude Iverné a collectionné ses propres points de vues au fil de ses errances au Soudan. Un corpus de centaines de photographies lentement réalisées de 1998 à 2012 constitue une sorte de réservoir sensible à l'aspect trompeusement documentaire. Iverné y puise pour ré-interpréter son expérience, ajuster sa pensée.

Le livre, à l'instar des cimaises constitue le paysage, l'espace d'expérience dans lequel le lecteur est invité à errer, sur la piste de l'artiste.

L'exposition présente la genèse de cette oeuvre composite à travers un choix de livres, planches et maquettes des 6 volumes de la collection, dont deux déjà imprimés, épreuves d'imprimerie, brouillons, manuscrits et facs similés

14 novembre 2014 à 18h

«Une photographie affranchie», poursuite avec Gaël Coto d'une conversation publique initiée en 2013 aux rencontres d'Arles par François Cheval, conservateur du musée Nicéphore Niepce, sur la démarche de Claude Iverné.

4 décembre 2014 à 18h

Signature des Vol.1&2 de SudanPhotoGraphs et conversation avec Claude Iverné et Gaël Coto sur l'élaboration de la collection.

SudanPhotoGraphs, sélectionné comme un des dix meilleurs livres de photographie de l'année au prix Nadar Gens d'Images 2014, développe en six volumes l'expérience en oeuvre dans les expositions de Claude Iverné: Il propose au lecteur un cheminement sur ses traces. Un jeu de pistes, une invitation à fouler, explorer soi-même un territoire inconnu. Pour cela, il brouille les pistes. Car il s'agit d'abord de se perdre, se défaire, se désencombrer autant des clichés qui nous habitent, que de nos usages de l'image et du mot. D'abord se perdre donc avant de s'y retrouver, peut-être, à force d'intuition.

Il y a du jeu dans cette représentation géographique et mentale: des rébus plus ou moins clair, des correspondances. En lieu de pagination, des combinaisons de lettres signalent des planches non reliées. Chaque planche de chaque volume trouve librement sa place selon l'intention du lecteur, et dévoile des indices différents selon son emplacement. Le lecteur explorera le territoire à mesure des empreintes gravées au devant de sa lecture. Tout d'abord une narration lyrique selon la mise en page en cahier dessine les contours de la fable. Alors, défaire tout ou partie, inverser, retourner, encadrer, une, deux, trois planches... Faire le mur...

L'apparence documentaire est ici une métaphore, le propos recèle lui un contenu symbolique et intime. Un corpus de documents prétextes à expérience, esquisser les contours d'un brouillon mental en perpétuelle mue. Ainsi va toute description, mouvante. L'ébauche et l'intemporel comme instruments de représentation.

Le sillon de Claude Iverné s'est creusé par une succession de ricochets silencieux. Depuis l'expérience de la mode jusqu'au reportage en passant par le portrait, son mode reste intuitivement celui de l'errance et de l'erreur. Ce n'est pas un choix, plutôt un fait et une nature qui s'imposent, peut être accentuée par une formation en graphologie. Une formule d'un parent résume assez bien la pensée qui le tient à l'écart de l'efficacité requise dans le contexte artistique contemporain.

« Il prend des tas de photos, on ne les voit jamais, il ne les développe même pas. Lui, il s'en fout, il sait ce qu'il y a dessus. » Insensible aux courants comme aux marchés, le Membre fondateur d'Elnour (la lumière), défend l'engagement du corps et l'honnêteté de soi. Iverné rechigne à pré-déterminer des formes closes, affectionne le brouillon, le non fini et l'expérience, plus justes à restituer nos mues permanentes.

